



Anuario de Historia de la Iglesia

ISSN: 1133-0104

ahig@unav.es

Universidad de Navarra

España

Kloczowski, Jerzy

Bilan de la première christianisation de l'Europe du nord-est

Anuario de Historia de la Iglesia, núm. 9, 2000, pp. 109-114

Universidad de Navarra

Pamplona, España

Disponible en: <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=35509008>

► Comment citer

► Numéro complet

► Plus d'informations de cet article

► Site Web du journal dans redalyc.org

redalyc.org

Système d'Information Scientifique

Réseau de revues scientifiques de l'Amérique latine, les Caraïbes, l'Espagne et le Portugal

Projet académique sans but lucratif, développé sous l'initiative pour l'accès ouverte

Bilan de la première christianisation del l'Europe du nord-est

Jerzy KŁOCZOWSKI

Vers l'an 1000, le christianisme s'établit aussi bien dans les pays slaves et scandinaves qu'en Hongrie. De ce fait, la chrétienté occidentale s'élargit beaucoup, en comparaison avec l'époque de Charlemagne, vers l'Est et le Nord et s'enrichit de quelques trois à cinq millions de nouveaux baptisés.

Les trouvailles faites par les archéologues démontrent toute la richesse et la spécificité de l'art chrétien dès cette époque, notamment en Hongrie, en Pologne et en Bohême. Ainsi, les premières cathédrales, à Esztergom ou à Poznań par exemple, mesuraient déjà quelques 50-60 mètres de longueur et plusieurs rotondes servaient dans les *castra* de chapelles princières. Au début, les influences venant du Sud, en particulier de la Dalmatie, semblent avoir été prépondérantes, mais, dès la fin du x^e siècle, c'est l'art ottonien de l'Empire qui prévalut. L'art nordique chrétien, vers l'an 1000, était bien en retard par rapport à celui des autres pays de la nouvelle chrétienté situés entre l'Adriatique et la Baltique, puisque les premières constructions en pierre n'y apparurent que vers le milieu du xi^e siècle.

La cristallisation, à peu près à la même époque, des bases de la future zone religieuse et culturelle slavo-byzantine fut un autre événement marquant qui devait dessiner nettement les frontières de la future Europe. Vers l'an 1000, il restait encore une grande zone païenne au bord de la Baltique, où vivaient les Slaves du littoral méridional, puis les Baltes (entre autres les «Prussiens», *Prutheni* des sources latines) et à l'Est, les peuples finnois jusqu'au Grand Nord, ainsi qu'une zone de peuples nomades gravitant au nord de la mer Noire. Les meilleurs esprits, dans les élites de la chrétienté, ont alors rêvé d'une mission pacifique en direction de tous ces peuples, tels saint Adalbert qui mourut martyrisé en 997 au bord de la Baltique, près de Gdansk, saint Bruno de Querfurt qui trouva une aide pour son action missionnaire à la cour d'Étienne de Hongrie, Vladimir en Rus de Kiev ou Boleslas en Pologne. Nous ne savons pas grand-chose sur les hommes des premières générations qui ont

dirigé l'œuvre de christianisation. La tradition a vu là surtout quelques princes-rois, parfois entourés d'un véritable culte religieux et présentés par les hagiographes comme des modèles de bon roi chrétien. C'est notamment le cas de saint Venceslas en Bohême et de saint Étienne en Hongrie. Saint Olaf en Norvège est présenté dans les sagas d'une manière bien différente: c'est un vrai Viking pendant toute sa vie, avec cependant quelques traits de maturité spirituelle à la fin.

Parmi les indigènes, la seule personnalité de taille exceptionnelle est celle de saint Adalbert-Vojtech (Wojciech en polonais), patron de la Pologne, de la Bohême et de la Hongrie. Sa mort, en 997, a tellement impressionné les élites spirituelles de l'époque surtout en Italie et en Allemagne, que nous disposons de plusieurs *Vies*, écrites tout de suite après sa mort, qui sont d'une valeur inestimable. Le malheureux évêque de Prague, incompris de ses ouailles encore très rudes, rêva d'une expérience monastique profonde et d'un christianisme vécu personnellement avec la passion qui caractérise les saints. Les contemporains les plus sensibles aux valeurs spirituelles, tels Otton III ou le futur saint Bruno de Querfurt, ont beaucoup apprécié ses enseignements. Ainsi, nous savons que le jeune empereur passa des heures en conversation avec celui qu'il traitait comme un maître spirituel.

Mais la grande majorité des évêques, au cours des premières générations, furent des étrangers venus de différents pays d'Occident et surtout de l'Empire. En Hongrie, à l'époque de saint Étienne, où l'organisation ecclésiastique fut, semble-t-il, beaucoup plus développée que dans les autres pays de notre région, on ne comptait alors aucun évêque d'origine hongroise. Souvent, nous connaissons seulement le nom de ces personnages, d'où des discussions sans fin sur leur pays d'origine. Les étrangers ont été aussi nombreux dans l'entourage des évêques, ainsi que dans les chapelles des princes-rois; des chapelains ont été en effet utilisés par ces princes dans leurs relations internationales comme envoyés ou délégués, tandis que la présence quotidienne de ces prêtres à la cour contribua à influencer tout le milieu ambiant dans le sens d'une certaine acculturation religieuse. Les souverains appréciaient visiblement ces gens de qualité qui acceptaient de collaborer avec eux. Ainsi par exemple, Étienne de Hongrie retint à sa cour Gérard de Venise, en route vers Jérusalem; après quelques années au service du roi, ce dernier fut nommé évêque de Csanad, ce qui semble bien avoir été le processus normal dans une Église très étroitement liée à la personne du prince.

La question du clergé indigène fut partout primordiale. À cet égard, on peut évoquer l'exemple de l'évêque Gérard de Venise, en supposant que tous les bons évêques ont agi de la même façon. Nommé après 1030 évêque de Csanad, un diocèse créé récemment à la limite de la zone d'influence byzantine, Gérard voulut d'abord s'assurer l'aide des prêtres nés en Hongrie, en collaboration étroite avec les missionnaires étrangers. Sur place, il remporta un grand succès en gagnant l'aide et

la confiance de seigneurs hongrois. Une école près de la cathédrale fut organisée pour l'éducation des futurs prêtres. Ce fut une tâche très difficile compte tenu du nombre croissant d'églises qui demandaient des desservants. Les patrons-propriétaires en étaient responsables et le contrôle de l'évêque sur ces clercs exerçant des fonctions paroissiales fut sans doute très limité. Les jeunes aristocrates les plus doués —c'est le cas de saint Adalbert et de plusieurs autres— eurent la chance de pouvoir faire des études à l'étranger, à Magdebourg par exemple ou encore à Liège qui devint un centre de formation réputé au xi^e siècle.

L'implantation des monastères fut assez lente. Les moines furent présents parmi les premiers missionnaires et évêques, mais en général, les monastères qui furent alors implantés n'ont pas constitué des centres missionnaires. Le réseau des monastères, tout comme celui des évêques, n'eut une certaine densité que sur les rives de l'Adriatique. Plus au nord, il faut attendre l'an 1000 pour voir se former de grands monastères. Pannonhalma, en Hongrie, inaugura alors une expansion bénédictine qui sera, dans ce pays, plus importante qu'ailleurs: déjà à l'époque de saint Étienne, nous le savons, sept autres abbayes avaient vu le jour en Hongrie. En Bohême, les femmes menées par la princesse Mlada, sœur de Dobrava, femme de Mescó I^{er} ouvrirent la voie en créant un monastère à Prague, à proximité immédiate du centre du pouvoir. Par la suite, deux abbayes d'hommes furent fondées à Brevnov, près de Prague, et à Ostrov, en Moravie.

En Pologne, au début du xi^e siècle, on organisa un monastère pour continuer l'œuvre missionnaire de saint Adalbert au bord de la Baltique. En 1001, deux disciples de saint Romuald vinrent en Pologne et Bruno de Querfurt songea à les rejoindre bientôt. Deux Polonais entrèrent dans la communauté. Dans la nuit du 10 au 11 novembre 1003, les quatre moines et leur cuisinier furent assassinés par les païens. Un culte, vivant jusqu'à aujourd'hui, entoura bientôt nos cinq martyrs, mais le monastère ne survécut que quelques années. En même temps, apparurent aussi en Pologne un monastère de femmes et peut-être quelques autres monastères masculins. C'est dans ce pays que naquit, vers la fin du x^e siècle, un ermite nommé André-Svierad, qui mourut en 1034 près de Nitra en Slovaquie et fut canonisé en 1083 comme patron de la Hongrie, avec saint Étienne, son fils et saint Gérard de Venise. Les premiers monastères polonais furent détruits lors des événements des années 1030 et les nouveaux —dont certains comme celui de Tyniec, près de Cracovie, existent encore— ont été créés vers le milieu du xi^e siècle.

Le premier monastère scandinave fut créé, à notre connaissance, par le roi Knut le Grand, au début du xi^e siècle, dans le diocèse de Schieswig, mais la vague des fondations ne commença guère avant la fin de ce siècle. Dans plusieurs diocèses, les réguliers formèrent autour des évêques les premiers chapitres qui vivaient surtout selon la règle de saint Augustin.

Il ne faut pas négliger le rôle des princes-rois et de leurs collaborateurs, ainsi que celui des évêques avec quelques prêtres et moines d'une haute culture générale et religieuse. Ils ont commencé une œuvre immense de transformation religieuse qui devait avoir à la longue des conséquences culturelles d'une portée considérable. Mais l'œuvre de christianisation constitue un long processus pluriséculaire qui, dans ces pays, toucha d'abord en règle générale les centres du pouvoir et les élites sociales, et s'étendit ensuite lentement à de larges couches de la société. Les exigences fondamentales qu'impliquait l'appartenance à la nouvelle foi, ont été formulées par les missionnaires et répétées par eux à diverses occasions, tandis que les princes-rois usaient de leur autorité pour faire respecter les obligations essentielles. Il ne faut pas oublier que le christianisme remplaça comme culte officiel l'ancien culte public tribal. Les exigences sévères qu'impliquait ce dernier furent souvent reprises, après le baptême officiel, d'une manière presque automatique en les adaptant au nouveau cadre religieux. Ainsi, l'ordre donné par Boleslas le Vaillant, en Pologne, de casser les dents des personnes qui n'avaient pas pratiqué le jeûne, était dans la logique d'une tradition de rigorisme bien établi dans les coutumes. La question reste posée de savoir dans quelle mesure ces prescriptions ont vraiment été suivies d'effets. Il s'agissait surtout en l'occurrence, de pratiques extérieures et de comportements publics. Ainsi, la célébration du dimanche s'imposa dès le début avec l'obligation de participer à la messe, décrétée par exemple par saint Étienne en Hongrie; d'où la nécessité de créer un réseau d'églises accessibles aux populations locales. Un signe extrêmement intéressant, semble-t-il, d'une certaine efficacité de cette pastorale élémentaire a été souvent relevé par les archéologues: il s'agit de la disparition progressive, au cours des *x^e-xii^e* siècles, du rite, très populaire chez les Slaves et les Scandinaves, de l'incinération des morts au profit de l'enterrement.

La résistance des anciennes coutumes et de la magie, fut partout très grande dans ces sociétés profondément traditionnelles. Les rites païens et les croyances ancestrales ont longtemps survécu, surtout à l'intérieur des maisons et des communautés familiales dans la zone de culte «privé», plus difficile à contrôler ou à changer. Les difficultés que rencontra un évêque fervent comme saint Adalbert, à Prague à la fin du *x^e* siècle, cent ans après la réception officielle du christianisme dans le pays, démontre bien la force de ce «paganisme pratique». Saint Gérard de Venise trouva la même situation dans son diocèse, en Hongrie. A plusieurs reprises, des révoltes païennes ont éclaté contre tout le système de l'Etat chrétien, dans lequel le prince et les évêques formaient un ensemble très cohérent. Autour des années 1030-1040, nous observons par exemple une série de révoltes sanglantes en Pologne et en Hongrie, deux États monarchiques relativement bien structurés sur le plan de l'organisation ecclésiastique nationale, avec leurs propres archevêchés. En Pologne, les révoltes et les invasions étrangères faillirent détruire presque complètement l'œuvre réalisée pendant soixante-dix ans dans le domaine religieux, et il fallut reconstruire

presque tout le système au cours de la deuxième moitié du xi^e siècle. En règle générale, il ne faut pas voir le processus de la première christianisation comme une ligne régulière et constamment ascendante. Au contraire, des bouleversements et des retours en arrière semblent avoir été presque partout la règle.

En revanche, il serait excessif de ne voir dans ce processus de christianisation que le résultat des pressions ou de la peur des pouvoirs, en négligeant l'attraction que pouvait exercer la nouvelle religion, beaucoup plus élaborée que les croyances païennes. Même sur le plan pratique, utilitaire —argument très important compte tenu de la mentalité de ces populations—, la puissance du Dieu chrétien et de ses saints valorisa, parfois peut-être d'une façon décisive, la nouvelle religion. Mais l'essentiel fut sans doute la vision eschatologique de l'Au-delà, l'espérance de la vie éternelle conditionnée par la vie d'ici-bas, avec l'espérance d'une éternité bienheureuse ou la crainte d'un enfer terrible. D'emblée, la première catéchèse imposa les notions élémentaires de cette vision du monde. La construction des églises fut intimement liée à l'établissement des cimetières attenants où les morts attendaient dans le lieu sacré le signal du Jugement dernier. Des liens très profonds et durables commencèrent à s'élaborer autour des églises paroissiales et des cimetières où il faut se rendre chaque dimanche. Les centres plus importants —les *castra* avec leur *suburbia* ou les lieux de foires— ont été privilégiés en ce qui concerne le nombre d'églises et le clergé, mais l'établissement d'un réseau cohérent fut probablement réalisé plus vite que ne l'a dit l'historiographie traditionnelle. Malgré la méconnaissance de la langue liturgique, le latin —même les prêtres ont eu longtemps une connaissance sans doute assez médiocre de cette langue—, la participation des fidèles fut probablement assez active, tout en s'exprimant surtout dans des gestes, des processions et dans la récitation de quelques prières en langue vulgaire. Après la lecture de l'Évangile, le prêtre était obligé en principe de donner quelques explications en langue accessible. Chaque participant posait une offrande près de l'autel en faisant le tour à cette occasion. Le calendrier chrétien imprégna lentement et très profondément toute la vie de la population, intégrant une masse d'anciennes coutumes et de croyances. Toute la dialectique de christianisation du folklore et de folklorisation du christianisme débuta alors dans ces pays, dès les premières générations des baptisés, et c'est ainsi que les bases de la nouvelle culture religieuse furent posées pour des siècles.

Une étude récente des inscriptions runiques en Scandinavie a fourni de nouveaux arguments d'une grande valeur pour la question qui nous intéresse ici. On connaît de nos jours à peu près deux mille inscriptions des x^e-xi^e siècles en Scandinavie, dont seulement cinquante en Norvège, deux cents au Danemark et le reste en Suède. Mais plus de mille inscriptions se trouvent dans la région de l'Uppland, déjà mentionnée plus haut, et la très grande majorité porte des signes ou des textes chrétiens. N'oublions pas qu'il s'agit d'une région qui, à la lumière des sources écrites

Jerzy Kłoczowski

—mais pas des inscriptions!— était dépourvue d'organisation ecclésiastique et en retard par rapport aux autres. Les symboles et les mots figurés sur les pierres des Vikings témoignent de la conversion et d'une attente véritablement chrétienne de la part des auteurs et de leurs familles. On y mentionne et on y présente Dieu, le Christ, le Saint-Esprit, Marie, les saints, la résurrection des morts, les pèlerinages, la prière, les péchés, le baptême, les œuvres de charité, etc. Voici un exemple frappant d'un de ces textes profondément chrétiens: «Dieu aide son esprit et son âme mieux qu'il ne l'a mérité». La place des femmes est particulièrement intéressante: 36 % des inscriptions recensées les concernent. On notera aussi que 55% de ces textes mentionnent la construction de ponts, traitée comme une œuvre de charité. On évoque à ce propos l'exemple qui figure dans la *Vita Anskarii*, écrite vers 875, d'une matrone suédoise, Frideborg, très constante dans sa foi, qui, avant de mourir âgée, demanda à sa fille Katsa de distribuer tous ses biens aux pauvres. Nous connaissons mieux quelques exemples de piété chrétienne parmi les Grands, les évêques; ainsi, une princesse polonaise Gertrude, femme du grand prince de Kiev, a laissé un livre de prières personnelles très touchantes. Mais les inscriptions suédoises démontrent, semble-t-il, qu'il y avait aussi des âmes croyantes et ferventes chrétiennes dans des couches plus larges de ces populations récemment christianisées.

Jerzy Kłoczowski
Institut de l'Europe du Centre-Est
Palac Czartoryskich
Pl. Litewski 2
20-080 Lublin (Polonia)
instesw@platon.man.lublin.pl